

«Le théâtre est fidèle aux femmes»

ROLLE La comédienne Cristiana Reali interprète un des rôles mythiques du répertoire américain dans «La ménagerie de verre», de Tennessee Williams. A découvrir mardi au Rosey Concert Hall.

PAR MAXIME MAILLARD@LACOTE.CH

Héroïne de téléfilms à succès, comme «La dame aux camélias» ou «Terre indigo», Cristiana Reali n'a jamais délaissé les planches de théâtre depuis ses débuts en 1989.

Née en 1965 à Sao Paulo, l'actrice italo-brésilienne s'est illustrée dans les grands rôles du répertoire classique, notamment sous la direction de son ex-compagnon Francis Huster («Le misanthrope», «Le cid»). Mardi, elle sera à l'affiche de «La ménagerie de verre» au Rosey Concert Hall, à Rolle. Premier grand succès de Tennessee Williams, ce huis clos familial met en scène trois solitudes égarées sur fond de Grande Dépression. Dans un appartement du Missouri, une mère doit élever seule ses deux enfants: un fils enlisé dans ses rêves (joué par Charles Templon) et une fille handicapée qui trouve refuge dans sa collection d'animaux en verre soufflé (Ophélie Kolb, Molière 2019 de la comédienne dans un second rôle). Entretien avec celle qui incarne Amanda, l'un des rôles mythiques du répertoire américain.



Cristiana Reali (à g.) et Ophelia Kolb dans «La ménagerie de verre», mise en scène par Charlotte Rondelez. Elles seront à Rolle, au Rosey Concert Hall, mardi soir. PASCAL GELY

Cristiana Reali, vous retrouvez Tennessee Williams après avoir joué dans «La chatte sur un toit brûlant» en 2000 et dans «La rose tatouée» en 2012. Qu'est-ce qui vous plaît dans son théâtre? Il y a un côté psychologique qui n'est pas intellectuel, ses pièces sont faites de situations très fortes, avec des états psychologiques vrais et riches. Même après 300 représentations, je découvre encore des choses que je pourrais faire avec Amanda.

Comment la décriez-vous?

C'est une bourgeoise qui s'est mariée par amour, dont le mari est parti, et qui a beaucoup de mal à éduquer ses deux enfants. Elle veut s'en sortir mais elle est nostalgique, excessive, parfois castratrice, car elle est au bout du rouleau.

Diriez-vous qu'elle a sacrifié sa vie de femme pour ses enfants?

Non, elle a plutôt été sacrifiée par la crise de 1929. Avant cela,

elle avait de l'argent et une situation. Elle a tout perdu, comme Scarlett (ndlr: héroïne malheureuse d'«Autant en emporte le vent»). Cela étant, elle incarne la maternité dans toute sa splendeur, c'est d'ailleurs un dénominateur commun entre les personnages féminins chez Tennessee Williams. J'essaie d'incarner dans chaque scène une facette de la mère: tantôt fusionnelle, excessive, aimante. Toutes assemblées, cela fait une

mère très envahissante, mais elle me touche. Je la trouve di-gne et coquette, même sans un rond, comme ces femmes vintage d'un certain âge qui continuent de porter le petit sac Chanel de leur jeunesse.

Absence du père, une femme seule qui éduque ses enfants: la résonance avec aujourd'hui est forte...

Oui, on élève nos enfants pour leur indépendance, on les met

très tôt à la crèche pour les habituer aux autres, on essaie d'en faire des petits chiens savants, de les rendre autonomes et extraordinaires très vite, mais pourquoi? Puisqu'au final ils ne partent pas de la maison (rires).

«C'est vers la fin des répétitions que je trouve comment jouer mon personnage. C'est une question d'adrénaline.»

CRISTIANA REALI
COMÉDIENNE

Vous êtes arrivée de Sao Paolo en France à l'âge de 9 ans et l'apprentissage du théâtre a coïncidé pour vous avec celui du français, c'est exact?

Oui, ma mère est tombée un jour sur un prospectus dans le métro, un prof proposait des cours de théâtre, de diction et de correction d'accent pour les étrangers. Comme le mercredi après-midi on glandouillait avec mes sœurs, elle nous a inscrites. J'avais 12 ans, et tout de suite je me suis sentie très bien sur un plateau; quand on répétait, ça m'ennuyait, j'avais besoin du public. Aujourd'hui, ça n'a pas changé: c'est vers la fin des répétitions que je trouve comment jouer mon personnage. C'est une question d'adrénaline.

Cela fait 30 ans que vous montez sur scène: est-ce qu'on se bonifie avec l'âge ou chaque pièce est-elle un nouveau départ?

Les deux à la fois, je dirais. J'ai joué des grands rôles de référence très jeune, qui étaient souvent joués par des femmes plus âgées, car on pensait à l'époque qu'il fallait de l'expérience pour les interpréter. Mais quand Célimène, qui a 19 ans, s'exclame dans «Le misanthrope»: «La solitude effraie une âme de 20 ans», il faut avoir cet âge pour le dire! Sinon on perd en fraîcheur. Je n'adorais pas ces rôles de première, j'avais un physique pour ça mais pas la personnalité. L'expérience vient avec des rôles pour des femmes de 40 ans et plus, et il y en a de sublimes! D'ailleurs, on se souvient davantage des interprètes de ces rôles-là, pensez à Léa Drucker, Dominique Blanc ou Karin Viard. Le théâtre est fidèle aux femmes, même s'il y a moins de parité à l'intérieur des pièces.

Y a-t-il un grand rôle que vous rêveriez d'interpréter?

Il y a ceux que je ne peux plus jouer, comme Antigone ou Suzanne dans «Le mariage de Figaro». Et ceux que je n'ai pas encore joués, comme Blanche DuBois dans «Un tramway nommé désir», Lady Mcbeth ou certains personnages de «La cerisaie» de Tchekhov.

«La ménagerie de verre», mise en scène Charlotte Rondelez, mardi 29 octobre, 20h15, Rosey Concert hall, Rolle.

Réservations www.roseyconcerthall.ch

Trente ans de boulangerie pétrie de poésie

AUBONNE Philippe et Verena Gubler ont fait de leur échoppe un véritable «lieu de vie», qui mêle les senteurs du pain et du chocolat.

Tel un artiste, Philippe Gubler se laisse guider par son inspiration et en aucun cas par les exigences du marché. Ce jour-là, les effluves de fruits de la région, séchés par ses soins, et de chocolat noir embaument le laboratoire de l'artisan boulanger-pâtissier et confiseur de La Fontaine. Précédemment, en guise de clin d'œil aux nouveaux pavés aménagés dans la rue Tavernier, l'artisan a réalisé des pavés aubonnois en chocolat.

Et on ne compte plus ses créations originales – pains à longue fermentation et chocolats – inspirées par les personnages

historiques d'Aubonne. «Il ne lui manque pas quelque chose?», demande-t-il, en montrant une image de l'amiral Abraham Dusquesne légendée «Le tricorne de l'amiral», mais sans le chapeau. Et de brandir un pain en forme de tricorne vendu à la boulangerie. L'amiral a également droit à ses boulets en chocolat fabriqués avec du rhum Dusquene, tout droit venu de Martinique. Pareil pour le turban du baron Jean-Baptiste Tavernier que l'on retrouve dans un pain nommé «le chapeau de Tavernier». Les exemples pourraient se

multiplier à l'infini tant le boulanger-poète, comme il aime à se définir, ne manque ni d'idées ni de fantaisie. «Il faut un peu de poésie, sinon on est mal barrés!»

Pain et musique

Et il en a à revendre, même lorsqu'il s'agit d'évoquer sa vocation. «Je suis né à Bethlehem, au Frauenspital, à l'entrée de Berne, savez-vous ce que signifie en hébreu Bethlehem? La Maison du pain! Je me suis laissé guider.» Et le boulanger a trouvé sur son chemin une Lucernoise sans qui, dit-il, il ne serait rien. Vere-



Philippe et Verena Gubler assis sur la fontaine qui donne son nom à la boulangerie-tea-room de la rue Tavernier. Un lieu à part. SIGFREDO HARO

na Gubler, cuisinière de formation, délecte les clients de ses soupes, quiches, tartes et autres confitures maison. En septembre, le couple célébrait ses 30 ans de boulangerie à Aubonne. Mais les Gubler ne se conten-

tent pas de régaler clients et amis. «C'est un lieu de vie!» s'exclame Philippe Gubler qui est aussi musicien. Quiconque peut improviser un petit concert dans le tea-room, sa guitare et sa cithare sont à disposition

des clients. «La boulangerie La Fontaine, c'est l'artisanat dans toute sa splendeur et Philippe Gubler est un artiste, c'est ce qui fait le charme de cette échoppe», commente le syndic Luc-Etienne Rossier. **JOL**